

PLAISIR DE LIRE

DEUX ROMANS NON CONFORMISTES

JE par Yves VELAN

LA GRENOUILLE par Maud FRÈRE

Généralement, lorsqu'un romancier raconte une histoire de pasteur, c'est pour analyser les difficultés d'une vocation : crises de conscience, drame familial, heurts avec les paroissiens, etc. Généralement aussi, ce genre de romans est un peu déprimant, car le fardeau qui pèse sur les épaules du héros est lourd, sa foi manque d'élan et de conviction ; avant même le combat, c'est déjà un vaincu. Néanmoins, la lutte qu'il mène a un caractère de réelle noblesse, et le lecteur comme l'auteur respecte en lui le témoin, quelquefois même le martyr, d'un idéal qui peut-être ne répond aujourd'hui plus à rien.

Qu'est-ce donc qui a permis à Yves Velan, dans ce roman intitulé simplement *Je* (1), de rompre avec ce genre et de faire du nouveau, disons même du sensationnel ? C'est la hardiesse de son point de départ. S'inspirant de la *Nausée*, de Sartre, il fait de son héros, le pasteur Jean-Luc Friedrich, un retourné, un écœuré, un révolté. On se rappelle avec quel furieux ressentiment Sartre prenait à partie les gens riches et vertueux, défenseurs de la propriété morale et remparts de l'ordre social ; en un mot, les « salauds ». C'est avec le même dégoût, exactement, qu'Yves Velan prend position contre tous ceux qui, en Suisse romande, incarnent la respectabilité.

Jean-Luc a un complexe. Loin d'être guéri, loin d'être sauvé par le Dieu de toute justice, l'homme confronté avec la pureté absolue se sent d'autant plus coupable ; la grâce de Dieu lui dévoile son péché, elle le fige dans sa disgrâce. Dès lors, plus on vit avec Dieu, plus on

Luc a pour amis, dans sa paroisse, les communistes. C'est logique. Ne sont-ils pas, devant la bonne société, exactement dans le même rapport que lui-même devant son Dieu ? Des bannis, des pestiférés. Des disgraciés. Toutefois leur naïveté l'agace parfois un peu, de même que leur vertuisme. La nature humaine n'est pas si simple, et l'on n'en résout pas le problème en renversant les rapports qui la gouvernent.

La revanche de Jean-Luc sera plus subtile, plus trouble aussi. Il se rend un jour en cachette à la ville, et là, dans un lieu de débauche, en gravissant « l'escalier du vice », il se donnera le plaisir de faire la nique à la fois à son Dieu et aux gens bien. Ils s'imaginaient le tenir ? Eh bien ! non. Il leur échappe.

S'être avili, n'est-ce pas avoir gagné définitivement le large ? Ne va-t-on pas être obligé de le destituer ? Hélas, non. Quoique dénoncé par un collègue, le malheureux ne sera pas libéré de son poste ; simplement, on l'oblige à se marier. Il devra reprendre le collier ; il est forcé à vie. Un seul avantage : il se connaît maintenant un peu mieux.

Écrit sans intention de scandaliser, ce roman a la valeur d'un courageux témoignage. Il n'est pas sans défauts. C'est trop, dans la pensée, un disciple de Sartre qui l'a écrit, et dans la facture, un émule de Joyce. En lisant la scène du mauvais lieu, la plus vivante du livre, on pense à M. Leopold Bloom hantant les quartiers mal famés de Dublin.

D'autre part, la technique du monologue, reprise elle aussi de Joyce, est appliquée avec trop d'insistance ; cela devient vite lassant. On a l'impression

est malheureux. Tare. Damne. Ici se découvre Jean-Luc. Enfermé dans un cercle. Et l'horrible, c'est que Dieu lui-même n'y peut rien, car Dieu lui-même est « prisonnier de ma propre disgrâce ». Dieu et l'homme ne peuvent que se tourner le dos.

Le côté bizarre et un peu comique de l'affaire, c'est que pas un instant le pasteur Jean-Luc Friedrich ne songe à rejeter sa foi ni à abandonner son ministère. Il accepte, il se résigne ; c'est un jeu malsain, mais il faut le jouer jusqu'au bout. « Le pasteur, constate-t-il, carrefour de l'homme et du divin. Nous sommes les pores par où Il peut pénétrer les ouailles. Tout cela est un peu huileux. Oui, ma voie est celle de l'abaissement. » Il dit cela avec humour, car il jouit de sa propre dégradation, suprême refuge d'une liberté qui lui permet de narguer le Dieu qu'il sert, et d'affirmer jusque dans la honte un reste de fierté.

Détestant les « gens de bien », Jean-

de tomber dans un pot de mélasse et que jamais on n'en ressortira. Mais l'auteur y est tombé avant nous ; et c'est sa manière de s'y débattre qui fait la force et le pittoresque de son livre.

La Grenouille (2), de Maud Frère, est une œuvrette sans prétention, mais nette, fine, agréablement écrite. Une famille bourgeoise ; René et Jeannot, des enfants terribles ; et Valérie, une domestique bourrue, qui est laide et que l'on a surnommée la Grenouille. Les enfants une fois mis en pension, privée d'amour, elle se suicidera.

Dans cette histoire, tout est pointu ; les personnages y parlent par petites phrases qui ont toutes un arrière-goût de méchanceté. C'est la vie, oui, mais vue sous un angle qui la rend courte et dure.

P.-L. BOREL.

(1) Le Seuil.

(2) Gallimard.